

12 janvier 2023, 277^e anniversaire de Johann Heinrich Pestalozzi.

Odi et amo.

Mesdames et Messieurs,

Bienvenue ! Bienvenue aux personnalités du monde politique, médiatique, artistique, sportif, culturel etc. Bienvenue aux notables ! Bienvenue au commun des mortels ! Bienvenue aux araignées qui peut-être se nichent derrière les poutres. Bienvenue à vous tous !

Merci d'être venus pour la commémoration du 278^e anniversaire de Pestalozzi. Comme le veut la tradition le feu a été rallumé dans la cheminée et de jeunes artistes sont présents pour animer cette fête. Merci à Jacques Hurni de sa fidélité !

Vous vous souvenez peut-être de cette image apparue à l'écran il y a exactement une année : c'était celle de Brad Pitt déguisé en Achille bien musclé. Ce soir, c'est un autre personnage antique, réel cette fois. Il s'agit du poète latin Caius Valerius Catullus, désigné plus simplement par son surnom de Catulle. Rien de surprenant, car vous connaissez bien l'amour de l'Antiquité de celui qui vous parle. Catulle a écrit, et c'est le titre de ma brève introduction : odi et amo ! Pour ceux qui ne savent pas le latin - grave manquement au demeurant- je me risque dans une traduction : Je hais et j'aime. Je crois que cette citation résume bien les propos qui seront tenus ce soir : entre le pouvoir temporel – un dictateur, un président, un roi, un tyran ou, plus actuel, un syndic, une municipalité - et le commun des mortels, nous sommes en présence d'un mélange d'amour et de haine. Je vais prendre quelques exemples.

Débutons par les dieux de l'Olympe. Le Titan Cronos règne sans partage après avoir détrôné son père. Pour éviter le même sort, il dévore ses enfants. Hélas pour lui, le petit Zeus échappe à ce triste sort et détrône son père. De nos jours, on ne met pas les opposants au menu, on se contente de les jeter en prison ou plus simplement de causer un accident mortel. Le bon peuple, lui, n'a rien à dire. Ce n'est donc ni de la haine, ni de l'amour, mais de la soif, celle du pouvoir.

Athènes, 6^e siècle av. J.-C. Athènes n'est pas encore une démocratie. Un riche du nom de Pisistrate est très populaire car il aide volontiers le peuple. Or, et c'est humain, il désire plus que de la considération : il veut le pouvoir. Un jour son barbier le taillade au cou. Nous autres hommes dont la barbe pousse savons qu'une coupure de ce genre saigne abondamment. Pisistrate en est heureux ! Il sort de chez lui en disant qu'on a voulu l'assassiner ! La rumeur fait son office et le peuple se répand dans les rues. Les dirigeants, un brin inquiets, lui accordent une garde armée. Grave erreur ! Pisistrate s'appuie sur elle pour faire un coup d'état et prend seul le pouvoir. Le mot grec désignant quelqu'un qui commet un acte pareil est turannos, un tyran. Mais Pisistrate gouverne avec une telle sagesse que c'est grâce à lui qu'Athènes devient une cité de première grandeur. Lorsqu'il meurt, tout le peuple le pleure, preuve de l'amour qu'il portait à ce tyran.

Héliogabale, empereur romain du III^e siècle. D'après certains historiens qui ne l'appréciaient guère, il a quelques problèmes psychologiques qui feraient la joie de nos psys ! Il se prend pour le soleil et entend régner comme notre étoile. Le peuple de l'a pas supporté ! Coup d'état et assassinat du dictateur. Et ce n'est pas tout : accroché à un croc de boucher, son cadavre est traîné dans les rues de Rome et la foule veut le jeter dans les égouts. Malheureusement, les conduits sont trop étroits et on se contente de le précipiter dans le Tibre ! Si ce n'est pas de la haine, je ne sais pas comment qualifier ces faits. J'en profite pour conseiller à nos autorités de ne pas briller de mille feux, sinon la Thièle les attend !

D'autres se sont pris pour le soleil ! Un certain Louis, quatorzième du nom, règne sans partage. Aimé au début, mais haï à sa mort. Il en a été de même pour son successeur, Louis XV, d'abord surnommé le Bien aimé et détesté ensuite. Et que dire de Louis XVI dont la tête a roulé... Napoléon d'abord sauveur, puis vainqueur et, une fois vaincu, bourreau ! Et les foules galvanisées par Mussolini et même Hitler... On sait comment tout cela a fini !

Et Pestalozzi, haine ou amour avec les autorités ? En 1767 des étudiants publient un pamphlet contre les oligarques de Zürich. L'un des auteurs, un certain Johann Heinrich Pestalozzi, est arrêté, interrogé, emprisonné et enfin jugé. Il est condamné avec une douzaine de complices, à rembourser les frais de détention et à payer au bourreau trois moules de bois. Une commission est chargée de surveiller cette jeunesse turbulente. Pestalozzi est un soixante-huitard avant la lettre qui n'apprécie pas l'oligarchie de l'époque.

En 1802, Pestalozzi est directeur de l'Institut de Berthoud. Il fait partie des 61 Suisses qui montent à Paris pour élaborer le futur Acte de Médiation prôné par Bonaparte. Pestalozzi demande audience au Premier Consul qui n'est pas encore empereur. Ce dernier refuse, arguant qu'il a d'autres chats à fouetter que de discuter de questions d'alphabet. Douche froide pour Pestalozzi qui rentre à Berthoud. Ce n'est pas de l'amour... Et Pestalozzi d'en rajouter : un de ses collègues lui demande : « Avez-vous vu Bonaparte ? ». Il répond : « Non et il ne m'a pas vu non plus ! ».

En 1803, Pestalozzi est bien vu par les autorités de la République helvétique et on dit grand bien de ses méthodes pédagogiques. L'Acte de Médiation octroyé par Napoléon Bonaparte met fin à la République helvétique centralisée. Le retour aux cantons signifie l'abandon d'une école centralisée. Berne retrouve sa souveraineté et... le château de Berthoud que Pestalozzi doit alors quitter pour faire de la place à l'autorité locale, le préfet de district.

Pestalozzi vient alors à Yverdon. Une anecdote montre bien son rapport ambigu avec l'autorité. Fin 1813. Napoléon s'est perdu dans sa campagne de Russie. Le 9 janvier 1814, la municipalité reçoit du commissaire des guerres autrichien l'ordre de préparer un hôpital militaire à Yverdon. Ce sera au Château, ce qui signifie la fin de l'Institut dirigé par Pestalozzi. Ce dernier n'hésite pas. Il se joint de son propre chef à la délégation se rendant à Bâle pour négocier. Le tsar Alexandre II est présent. Sans aucune gêne, Pestalozzi se précipite vers lui sans y avoir été convié. Et je cite Roger de Guimps : « Il se rapprochait tellement de l'empereur que celui-ci était obligé de reculer ; après l'avoir ainsi poussé au mur, il était sur le point de le prendre par le bouton de son habit lorsque tout à coup il sentit son indiscretion : « Pardon ! » dit -il, et il voulut baiser la main du tsar, mais Alexandre l'embrassa cordialement ». Si ce n'est pas de l'amour... Pestalozzi réussit dans son entreprise ! Le château n'est pas réquisitionné et il a sauvé son institut. Notons au passage que ce fut le château de Grandson qui fut réquisitionné. Les Grandsonnois ont dû apprécier !

Et les rapports de Pestalozzi avec la Municipalité ? C'est le sujet du cahier n°8 édité par le Centre Pestalozzi. Pour ceux qui ne l'auraient pas lu, il sera en vente à l'issue de cette cérémonie. Et c'est surtout le sujet de la conférence de ce soir. Je n'en dirai donc rien.

Merci de votre attention.